

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Le Passé au présent
Ricard, André, *Le Casino voleur*, Leméac, 169 p.

Denis Saint-Jacques

Number 12, November 1978

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/40377ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)
Éditions Jumonville

ISSN
0382-084X (print)
1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

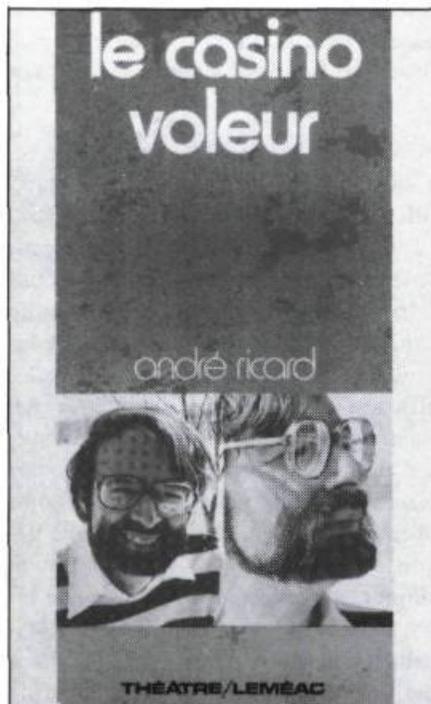
Saint-Jacques, D. (1978). Review of [Le Passé au présent / Ricard, André, *Le Casino voleur*, Leméac, 169 p.] *Lettres québécoises*, (12), 17–18.

Le théâtre qu'on publie

Le Passé au présent*

André Ricard n'a de cesse de réanimer notre passé politique, déjà *la vie exemplaire d'Alcide premier le pharamineux et de sa proche descendance* nous plaçait au cœur d'une de ces aventures où pouvoir se conjugue avec népotisme et dont les outrances même rappelaient ces moeurs si familiales qui ont longtemps caractérisé notre vie publique. *La gloire des filles à Magloire* marquait ensuite au poinçon de la folie et du viol le moment où l'intervention du capitalisme étranger renversait l'hégémonie cléricale au Québec. Maintenant, avec *le casino voleur*, le jeu se poursuit plus vain encore, car après la mort d'Alcide et le triomphe des filles, l'appareil du pouvoir fait défaut aux personnages de Ricard : ils rêvent ce qu'ils ont perdu et, comme tous les rêveurs, ne se retrouvent plus bien entre leurs désirs et la réalité. Sans la puissance d'Alcide, ni l'habileté des filles, ils n'ont pas d'efficacité dans l'action, ils radotent. Et le rire qu'ils suscitent ne va pas sans étonnement, se peut-il que des personnages si minables nous aient tenus hier dans leurs mains ? Leur étonnement à eux est dans l'ordre inverse, se peut-il qu'ils ne nous tiennent plus ? Rira bien qui rira le dernier.

Dans un lieu le plus marginal possible, hors des grandes villes, mais également hors de la campagne paysanne aujourd'hui à la mode, dans une petite ville de province donc, quelque part dans la Beauce plus précisément, trois notables déchus, trop vieux, projettent un avenir à leur mesure. Mais à cet âge, la vision décline ; leur expérience suppléant mal aux défaillances de la perception, ils ne peuvent se représenter leur situation réelle. Le ridicule de leur aveuglement fournit le ressort comique de la pièce, ressort d'autant plus sûr que leurs chimères d'à présent reproduisent le vécu de leur pouvoir d'hier. Ainsi André Ricard nous convoque à donner le coup de pied de l'âne au patronage. Mais ce lion-là est-il aussi mourant qu'on veut nous le faire croire ?



Dans cette Beauce d'autrefois, fait irruption le présent, sous forme d'autoroute. Voilà la situation initiale : Fleurimond Bluteau, ex-maire du lieu, et sa femme Aurélienne s'affairent escomptant l'aide d'un ancien client en affaires politiques, Gaudiose Giguère, à se constituer une main qui leur permette de tricher encore un tour et de remporter une mise suffisante pour s'assurer la retraite qui sied à leurs médiocres ambitions. Mais les choses se compliquent rapidement. Fleurimond et Aurélienne cherchent à obtenir compensation sous forme de dommages intérêts pour les hypothétiques bénéfices perdus d'un camping imaginaire évité par l'autoroute, Fleurimond convoite plutôt quelque lucratif poste politique, fruit du trafic des influences. Leur alliance pratique se fonde sur le moyen qu'ils comptent utiliser pour parvenir à leurs fins. Parasites de nature, ils voudraient spolier Gaudiose de sa pension de vieillesse, l'une pour donner quelque réalité à l'illusoire camping, l'autre pour s'introduire dans le cercle de ceux qui distribuent les faveurs

politiques. Or Gaudiose, assagi d'avoir été plus d'une fois échaudé dans ses entreprises avec les Bluteau, mais aussi d'une sorte de sens pratique qui lui fait un peu mieux comprendre la main du quatrième partenaire, refuse de les laisser faire casino voleur avec sa mise. Et il a raison, car le quatrième partenaire, le gouvernement, joue une autre partie, de bridge plutôt, dans le rôle du mort, et s'allie dans un effet de hasard, comme en connaissent tous les joueurs de cartes ou de vie, à Gaudiose auquel il fournit la main gagnante, une sortie d'autoroute sur ses terrains et un emploi de « gérant des sanitaires » au kiosque d'informations touristiques qu'on y construira. Cette péripétie s'assortit d'une fin de non recevoir officielle aux prétentions d'Aurélienne. Sans l'avoir cherché, Gaudiose gagne contre ses alliés d'autrefois. C'est bien ainsi que Fleurimond et Aurélienne l'interprètent, certains que la nouvelle allégeance péquiste de Gaudiose trouve là sa récompense et que du même coup il affirme sa puissance en les écrasant. Comment ne pas les croire, même s'ils ont apparemment tort ?

Alors que Gaudiose tantôt résigné au foyer pour gens âgés projette maintenant voyages et aventures sexuelles, les Bluteau relancent la partie et en modifient l'enjeu. On ne saurait leur reprocher le manque d'esprit d'entreprise, il s'agit cette fois d'investir le nouveau capital de Gaudiose dans le camping auquel ils en viennent à croire maintenant. Comme on le constate, ils persistent à casino voleur et on se demande bien quel partenaire trouverait Gaudiose pour se défendre. À nouveau, le hasard, plus incompréhensible cette fois encore, fournit une quatrième main et transforme cette nouvelle donne en un bridge où les Bluteau s'embrouillent une fois de plus. Le quatrième, la quatrième plutôt, se matérialise sous les traits d'une jeune anglophone de Winnipeg venue prêcher le message de la Tour de Garde. Aurélienne et Fleurimond y voient d'abord la première cliente de leur nouveau commerce, mais quand elle abat ses cartes, Fleurimond réagit immédiatement et l'expulse en invoquant la mémoire d'une loi du cadenas malheureusement pour lui disparue. Gaudiose scandalisé de ces moeurs inhospitalières part avec elle en emportant sa mise. Manche et robre ! Ceux qui ont cru mener le jeu perdent capitaux et clients, et celui qui solitaire a

allié aux siennes les cartes du mort raffle tout. Étonnante leçon de fatalisme où celui qui s'applique et ruse échoue et celui qui passif refuse tout risque gagne. Que faut-il comprendre ? que tout cela est pour rire, comme nous l'annonce André Ricard dans sa préface ? mais alors de quoi rit-on exactement au juste ?

Cette question a son prix, car comme nous l'a démontré le Trident avec son spectacle, on rit beaucoup au *casino voleur*. Le succès a été tel que les droits sont réservés pour une tournée en province, alors qu'une troupe de Montréal attend impatiemment de reprendre. Ici le sens de la farce grotesque dont a toujours fait preuve André Ricard touche de la façon la plus convaincante les cordes sensibles du public. Mais quelle est cette corde enfin qui résonne si joyeusement aux malheurs de vieilles gens, pauvres, déjà diminués physiquement et qui cherchent à s'assurer une paisible retraite ? Cette hilarité a son côté cruel, on le voit.

Visiblement, Fleurimond et Aurélienne représentent dans cette pièce les valeurs déconsidérées du patronage politique d'autrefois et leur châtement prend le sens d'une revanche tardive pour ceux qui en ont souffert. Aussi ne sauraient-ils s'attirer beaucoup de sympathie, nul ne compatit à leurs déboires. Gaudiose ne semble pas d'abord bien différent d'eux, n'était-il pas justement de leur clientèle et tout aussi peu honnête ? Son comportement pourtant le départage bientôt ; plus lucide, il constate que la roue de la fortune a tourné, que les usages ont changé et qu'il serait vain de tenter la reprise des anciennes pratiques. Il se trouve alors dans le beau rôle de celui qu'on veut entraîner à ses dépens dans une aventure louche et qui se regimbe. La pièce le récompense d'ailleurs avec un emploi ridicule de « gérant des sanitaires », mais bien davantage par l'expropriation profitable de ses terrains. Se rend-on pourtant bien compte que cette récompense couronne une assez douteuse spéculation immobilière tout à fait semblable à celle où les Bluteau voudraient maintenant l'amener ? La morale s'avère donc d'une portée apparemment modeste : *on vous récompensera des crimes d'hier si vous n'en commettez pas aujourd'hui*.

Il faut voir qu'on n'en traite ainsi qu'avec les criminels suffisamment dangereux pour devenir des ennemis politi-

ques autrement irréductibles. Tels qu'on nous les dépeint, Fleurimond, Aurélienne et Gaudiose, n'apparaissent pas bien menaçants, mais les vieux partis qu'ils évoquent ne sont pas tous moribonds, comme les sondages nous le confirment avec régularité. La fable que nous illustre André Ricard laisserait croire que les vieux partis marqués de décrépitude ont perdu toute puissance, mais c'est bien parce qu'elle nous cache les enfants d'Aurélienne, Fleurimond et Gaudiose. Ils vivent, nous en savons tous quelque chose.

La jeunesse dans *le casino voleur* n'incombe qu'à un personnage, la jeune fille, dont l'apparition introduit une note imprévue dans l'évolution de l'intrigue. À vrai dire, le sens qu'on peut lui donner échappe complètement à la moralité simple et sans surprise que la fiction déroulait jusqu'à sa venue. Jeune, belle, efficace, elle s'affirme d'entrée de jeu l'antithèse vivante des vieillards ridiculisés et on s'attendrait à ce qu'elle manifeste les valeurs politiques qui en triomphent. Ç'aurait pu être une militante péquiste par exemple. Mais, incongruité surprenante, elle se révèle témoin de Jéhovah en mission de prosélytisme et canadienne-anglaise par surcroît. Pas étonnant que Fleurimond et Aurélienne ne sachent qu'en faire et réagissent suivant des moeurs d'autrefois. L'alliance même qui se noue entre elle et Gaudiose n'a pas d'autre portée que l'opposition au couple Bluteau. Qui croirait que Gaudiose se convertira ? Si la fonction du personnage s'analyse avec netteté : elle vient compléter la déconfiture de Fleurimond et Aurélienne et en séparer définitivement Gaudiose, on peut se demander au delà d'un effet de comique absurde ce qu'elle produit comme conclusion à la fable si rassurante que présentait jusqu'alors André Ricard.

Alors que Fleurimond et Aurélienne ne savent penser que l'économique et le politique dans des rapports où le second détermine le premier, Jane, la jeune fille, cherche à vivre la primauté de l'idéologie, elle croit que les idées, plus exactement la foi, mènent le monde. Elle est au sens le plus strict religieuse et vient rappeler à la mesquinerie des joueurs le sens profond des enchères dans une partie qui a la vie comme enjeu. Elle parle donc de bonheur à la stupéfaction de ceux qui croyaient le chercher, mais elle le décrit dans une langue pour eux incompréhensible,

celle d'une religion antagoniste du catholicisme auquel spontanément ils se rapportent. Comment un témoin de Jéhovah saurait-il être entendu de pareilles gens ? Si André Ricard fait intervenir la religion comme second moment d'une alternative à laquelle il confronte nos héros, il se garde bien de leur donner la moindre chance de s'y engager ; il double l'impasse dans laquelle ils sont enfermés.

L'étrangeté de cette religion sert à bien mettre en évidence ce que veulent en refuser Fleurimond et Aurélienne, son idéalisme très précisément, c'est-à-dire sa religiosité même. Car ils sont matérialistes et ne doutent pas un moment que les rapports sociaux déterminent ce qu'ils pensent ; ils ne laisseront jamais la proie pour l'ombre. Ils ne refusent pas Jane au nom d'une autre religion, dont seul parle un peu Gaudiose, ils refusent la religion tout simplement, sauf à titre d'allégeance formelle à leur groupe d'origine. Ils ne croient qu'à ce qu'ils tiennent, même s'ils n'y trouvent pas le bonheur que posséderait apparemment Jane.

L'inattendu de ce personnage produit aussi un second effet ; le mystère et l'imprévisibilité quant il s'agit de vieillards fait bien vite penser au pôle où se situe Jane dans la partie de cartes où elle survient, celui du mort. Quand elle se retire avec l'un des joueurs à la fin, comment ne pas penser que c'est elle qui le conduit et non pas lui ? L'incongru et l'incompréhensible ont toujours fourni à la mort l'armature de sa symbolisation : Jane est bien « le plus parfait antagoniste » comme nous l'indique André Ricard. Il en faut inférer que Gaudiose se meurt et que Fleurimond et Aurélienne n'en ont plus pour longtemps. Les gens rient beaucoup trop fort pour que ce soit vrai et André Ricard nous en avertit, c'est une blague. Quelle plaisante farce de se représenter l'agonie de ce qui aujourd'hui bien vivant nous menace ! Je citerai une dernière fois André Ricard : « n'est-ce encore qu'une échappatoire ? »

Denis Saint-Jacques

Ricard, André,
Le Casino voleur Leméac, 169 p.